

REVUE DE PRESSE

MARIE STUART CHLOÉ DABERT

Spectacle créé en octobre 2025
à la Comédie - CDN de Reims

CONTACTS PRESSE

ALTERMACHINE

Elisabeth Le Coënt
elisabeth@altermachine.fr
06 10 77 20 25

Erica Marozzi
erica@altermachine.fr
06 41 52 25 66

© Marie Liebig

C O M I E
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS



S O M M A I R E

Presse nationale	03 – 04
Presse spécialisée	05 – 23
Presse régionale	23 – 30
Entretiens	31 – 37

PRESSE NATIONALE

© MarieLiebig



NOTRE SÉLECTION

Nos douze rendez-vous théâtre et danse de la rentrée

Marie Stuart revisitée par Chloé Dabert à la Comédie de Reims

Le grand classique de la rentrée : forte de son sens de la narration et de la direction d'acteurs, la directrice de la Comédie de Reims met en scène « Marie Stuart » de Schiller (1800). Une pièce historique qui raconte les derniers jours de la reine d'Ecosse et son affrontement final avec Elisabeth 1er d'Angleterre en 1587. Le suspense entretenu par le dramaturge, les passions déployées dans cette lutte de pouvoir sans merci, la psyché et l'humanité brisées des personnages ont emballé Chloé Dabert. Pas moins de douze comédiens et comédiennes aguerris auront pour tâche de porter haut le drame dans un décor signé de son scénographe fétiche Pierre Nouvel. Peu de représentations pour la création (du 2 au 9 octobre) mais le spectacle partira ensuite en tournée.

www.lacommediereims.fr

REVUE DE PRESSE MARIE STUART CHLOÉ DABERT

PRESSE SPÉCIALISÉE

© MarieLiebig

COMEDIE
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL DE REIMS

Chloé Dabert nous offre avec « Marie Stuart » de Friedrich Von Schiller, un spectacle de très haute tenue



© Bénédicte Cerutti est Marie Stuart Crédit : Marie Liebig

Bénédicte Cerutti est Marie Stuart Crédit : Marie Liebig

La nouvelle création de la metteuse en scène et directrice de La Comédie de Reims, Chloé Dabert, est une totale réussite. La pièce phare de l'un des plus fameux dramaturges allemands de l'époque des Lumières, magistralement mise en scène et jouée, est éclairée d'un jour nouveau en toute majesté. Un pur régal.

« Je dissèque depuis plusieurs années le rapport au pouvoir au sein de la famille, du couple, ou d'une communauté, avec une obsession probable sur la place des femmes dans tout ça », confesse Chloé Dabert. Aussi, *Marie Stuart*, lui offrait-t-elle, un terrain privilégié qui met en scène cet affrontement historique entre deux personnalités féminines de premier ordre, femmes de pouvoir et non moins femmes prises dans les filets de la société de leur temps : la Reine d'Ecosse, qui donne son titre à la pièce, et la Reine d'Angleterre, Elisabeth Ière, figure assassine de sa rivale. Le sujet a inspiré plus d'un auteur dramatique. Mais on s'accorde à reconnaître à la pièce en cinq actes de Friedrich Von Schiller, celle dont Madame de Staël dira qu'« *elle est la mieux construite de toutes les tragédies allemandes* », une force singulière qui tient, notamment, à la manière dont le dramaturge romantique allemand s'émancipe de l'intrigue historico-politique dont la fin tragique est connue pour mettre l'accent sur la mise à la torture de ces deux héroïnes. Et il y a de quoi s'arracher les cheveux. De cette force singulière, Chloé Dabert s'empare avec brio. Elle met en scène le tragique de ces destinées féminines dans l'intimité de leur être, figures emblématiques des dilemmes de la femme sans cesse renvoyée à sa condition. Elle expose la rivalité érotique qui est le profond, et secret ressort dramatique, de cette amère tragédie romantique.

Une esthétique et un jeu de grande envergure

Elle a su également formidablement s'entourer. Elle prend d'abord appui sur une traduction, celle de Sylvain Fort, tendue par la volonté de faire entendre le texte dans sa densité et sa variété stylistique mais aussi portée par une intention : préserver cette liberté de tonalité et d'invention dans l'incarnation voulue par l'auteur. De cette ouverture, le jeu profite à plein porté par des comédiens d'envergure. A commencer par Océane Mozas (Elisabeth Ière) et Bénédicte Cerutti (Marie Stuart) dont on dirait qu'elles sont faites pour ces rôles de belles âmes tourmentées, auxquelles leurs personnalités respectives donnent un relief unique. Dans cette veine, s'inscrivent tous les acteurs de cette pièce chorale. Au casting sans faute, il faut ajouter l'esthétisme de la scénographie signée par Pierre Nouvel qui a, notamment, imaginé cette grande cage de verre aux vitres mobiles resserrant les limites du plateau pour faire tableau. On ne voudrait pas trop en dévoiler tant ces inventions scénographiques participent à émouvoir par leurs effets d'une simplicité et d'une efficacité troublantes, tant elles parviennent à signifier visuellement que la fin renoue avec le commencement, que la boucle est bouclée, que les destins de Marie et d'Elisabeth, sont, en creux, les figures d'un même emprisonnement. A cette esthétique scénique sublimée par Sébastien Michaud à la création lumières, répond celle des costumes, historiquement fidèles et pourtant subtilement décalés par Marie La Rocca. Deux traits qui sont aussi ceux de la bande originale sonore signée par Lucas Lelièvre. Aussi faut-il lever toutes les préventions quant à la durée du spectacle. Le temps ne s'écoule pas que le rythme allié à la beauté font fondre.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Marie Stuart : Face à face royal et cinglant



© Chloé Liebig

À la Comédie de Reims, Chloé Dabert s'empare de la tragédie de Friedrich von Schiller et signe une mise en scène tendue, esthétique et habitée, où deux femmes que tout oppose s'affrontent dans un duel à mort. Deux destins royaux, deux figures prises au piège d'un pouvoir qu'elles incarnent autant qu'il les dévore.

Deux reines, deux femmes, deux absous. L'une règne, l'autre vit prisonnière, attendant sa funeste délivrance. Jugée coupable de trahison, Marie Stuart, reine catholique et déchue d'Écosse, menace par sa seule existence le règne de sa cousine protestante, la reine d'Angleterre Élisabeth Ire.

L'une incarne la passion, la chair, la vie. L'autre représente la rigueur et la raison d'État, s'enfermant dans le rôle de reine vierge, icône asexuée et chef de son église. Toutes deux se débattent dans le même piège, celui du pouvoir, du rang et de la solitude. Avec *Marie Stuart*, Chloé Dabert transforme la tragédie de **Friedrich von Schiller** en un affrontement de haute tenue, tendu, vibrant, d'une beauté crépusculaire.

Deux femmes, deux abîmes



© Chloé Liebig

Bénédicte Cerutti impose une Marie Stuart d'une dignité bouleversante. D'abord défaite et recluse dans sa cage de tissus sombres, elle reprend peu à peu possession d'elle-même. Sa noblesse se construit dans le dépouillement, sa grandeur renaît dans la perte, sa liberté dans sa mort. Chaque mot, chaque regard, chaque silence devient une victoire. Elle avance vers sa funeste destinée avec une force tranquille, souveraine, une lucidité presque mystique.

Face à elle, **Océane Mozas** donne corps à une Élisabeth d'Angleterre hiératique, inflexible, presque divine dans sa froideur. Son autorité semble d'abord sans faille, mais la cuirasse se fissure. Derrière la reine perce la femme, ébranlée par la peur et la jalousie. L'équilibre bascule. L'une s'élève au moment de mourir, l'autre s'enferme un peu plus dans les tourments, s'isole de plus en plus en vivant. Dans ce jeu de miroirs, la déchue conquiert son salut tandis que la souveraine s'emprisonne dans sa propre gloire.

Un pouvoir en clair - obscur

Chloé Dabert dirige son plateau avec une rigueur d'orfèvre. La mise en scène, précise et nerveuse, maintient le spectateur dans une tension continue, et cela malgré les trois heures quarante-cinq qui s'écoulent sans que l'on voie le temps passer. La cage de tissus translucides imaginée par **Pierre Nouvel** enferme les personnages dans un espace mouvant, tour à tour prison, salle du trône ou champ de bataille. Les lumières de Sébastien Michaud sculptent les visages dans des clairs-obscurs picturaux, tandis que la bande sonore de **Lucas Lelièvre**, faite de grondements, de frottements et de tambours, accompagne la montée vers la tragédie comme un souffle organique.



© Chloé Liebig

Le travail de direction d'acteurs impressionne par sa justesse. Chaque présence est dessinée avec une attention minutieuse. Dans ce duel de femmes, un troisième personnage finit par imposer sa loi. Lord Burghley, interprété par **Sébastien Evenno**, incarne le machiavélisme pur. Il avance avec la froideur mielleuse d'un stratège, déterminé à sauver la couronne, le pays, et peut-être un certain ordre du monde. Sa présence, à la fois trouble et intransigeante, confère au spectacle une densité politique et morale qui en renforce encore la portée. En nous invitant dans les arcanes du pouvoir, la pièce de Schiller et la mise en scène de Chloé Dabert résonnent au temps présent.

Un spectacle crépusculaire

Quelques rodages sont encore en cours, et une distribution quelque peu inégale laisse parfois planer un léger flottement. Mais le trio formé par Océane Mozas, Bénédicte Cerutti et Sébastien Evenno emporte l'adhésion et brille par son intensité, sa précision et sa force de présence.

Marie Stuart n'est plus ici un simple drame historique. C'est une tragédie intime où le pouvoir se mêle à la peur, où la force devient faiblesse, où la liberté se paie du sang. Chloé Dabert en révèle la chair et la pensée, la violence et la grâce. Le spectacle, tendu, sobre et vibrant, touche au plus juste. Une belle gageure !

La « Marie Stuart » sous écrou de Chloé Dabert



Photo Marie Liebig

Limpide et portée par une esthétique particulièrement soignée, la mise en scène que la directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert, propose du chef-d'oeuvre de Friedrich von Schiller peine à s'émanciper d'un jeu un peu trop emprunté et corseté.

Assise à son bureau, plume rivée à la main, Marie Stuart est là, et bien là, mais paraît pourtant déjà si loin de nous. Prisonnière d'une immense cage scénique aux montants noirs et aux parois semi-occultantes, l'ancienne reine d'Écosse et de France croupit au château de Fotheringhay, en Angleterre, depuis dix-neuf ans, et envoie une collection de missives, comme autant de bouteilles à la mer, pour tenter de s'extraire de ce qui ressemble chaque jour davantage à sa dernière demeure. À ses côtés, Hanna Kennedy et Amias Paulet s'écharpent, mus par des motivations antagonistes : la première, en tant que fidèle nourrice, fait tout son possible pour que le respect du à sa protégée ne soit pas bafoué, tandis que le second, un chevalier qui tient l'honneur pour la plus grande des vertus, s'efforce qu'aucun coup de Trafalgar ne vienne faire dérailler sa mission de gardien, quitte à être plus suspicieux qu'il ne le faudrait. **Ce terrible destin carcéral, Marie Stuart le doit à la reine Élisabeth Ire.**

Dans cette Angleterre du XVI^e siècle en proie aux luttes religieuses, la souveraine protestante a fait enfermer sa rivale au prétexte qu'elle aurait fait tuer son époux, Lord Darnley, pour mieux se marier avec son amant, le comte de Bothwell, James Hepburn, mais surtout afin d'écartier la menace qu'elle symbolise pour son propre pouvoir. Car, aux yeux de bon nombre de catholiques, qu'elle représente, Marie Stuart est l'héritière légitime du trône d'Angleterre et pourrait, avec l'aide de quelques solides appuis, en déloger sa cousine. Afin de tuer toute velléité dans l'oeuf, Élisabeth a donc choisi de la couper du monde et des Hommes, à défaut de lui trancher la tête, ce à quoi, pour le moment, et malgré les encouragements de son Grand Trésorier, le baron de Burleigh, elle se refuse, de peur de ternir durablement son image et d'exciter la colère des catholiques européens.

Isolée, Marie Stuart ne l'est pas tout à fait autant que la reine d'Angleterre le pense et le souhaiterait. Lors d'une courte entrevue, Mortimer, le neveu de Paulet, envoûté par le pouvoir de séduction de la prisonnière, l'assure de son indéfectible soutien. Voyant une porte de sortie s'entrouvrir, Marie en profite pour lui confier une lettre à l'attention de l'un de ses anciens amants, le comte de Leicester. Aujourd'hui proche parmi les proches d'Élisabeth Ire, à tel point que le cœur de la souveraine a chaviré pour lui, l'homme paraît suffisamment puissant, et doté de réseaux aux ramifications passablement nombreuses et solides, pour venir en aide à Marie Stuart. En parallèle, la prisonnière demande inlassablement à rencontrer Élisabeth Ire dans l'espoir (un peu fou) de réussir à la prendre par les sentiments. Face à cette demande de faveur, la reine est sincèrement hésitante, presque aussi divisée en son for intérieur que l'est l'aréopage d'hommes qui lui sert d'entourage. Certains l'encouragent à refuser cette main tendue, à l'instar de Burleigh ; d'autres la poussent à l'accepter, à l'image du versatile Leicester, qui l'emporte avec ces mots éminemment vils et sournois : « *Elle le réclame / Comme une faveur, accorde-le lui comme une punition ! / Tu peux la faire monter à l'échafaud : / Cela lui sera moins pénible que de se voir / Éclipsée par tes charmes. / Ce faisant, tu l'assassines comme elle a voulu / T'assassiner... Quand elle verra / Ta beauté gardée par la bienséance, auréolée / D'une intacte réputation de vertu, / Cette vertu qu'elle a délaissée pour des frivolités lascives, / Rehaussée par l'éclat de la couronne, et parée / À présent des grâces de la fiancée... l'heure / De son anéantissement aura sonné.* »

Cet « *anéantissement* », et c'est là l'un des moteurs de son texte magnétique, Friedrich von Schiller ne le tient pas tout à fait pour acquis et déroule toute son intrigue comme si la fin n'était pas courue d'avance, comme si la mort inéluctable de Marie Stuart pouvait, d'un instant à l'autre, par on sait quel coup du sort, être déjouée. En ressort une pièce mue par un suspens dont le dramaturge allemand ne cesse d'entretenir et de nourrir l'illusion – à l'aide de petits arrangements avec la réalité historique, en inventant, par exemple, le personnage de Mortimer, en imaginant la rencontre entre Marie et Élisabeth ou en dramatisant la

conspiration de Babington –, et portée par une langue qui exerce, à l'image de Marie Stuart elle-même, un étonnant pouvoir de fascination, y compris dans la traduction de **Sylvain Fort**, que Chloé Dabert et sa troupe ont redécouverte pour l'occasion. **Cette capacité d'attraction, comparable à celle d'un astre noir, la metteuse en scène la traduit au plateau grâce à une esthétique aussi épurée que soignée.** Si la boîte carcérale imaginée par **Pierre Nouvel** vaut davantage pour la dernière – et sublime – image qu'elle permet que pour son fonctionnement un peu lourd et le dédoublement du quatrième mur qu'elle opère au début du spectacle – et qui contribue à rendre l'entrée en matière quelque peu poussive –, les lumières de **Sébastien Michaud**, les costumes de **Marie La Rocca** et les déplacements millimétrés des comédiennes et des comédiens, couronnés des divines coiffures de **Cécile Kretschmar**, permettent de générer une ambiance digne des confins de notre espace spatio-temporel, où, à mi-chemin entre la crudité du réel et l'évanescence d'un cauchemar, les personnages, à commencer par **Élisabeth Ire**, deviennent des figures rejouant une danse de mort bien connue, dont les pas seraient autant guidés par les impératifs exogènes – le pouvoir, la religion, la détention – que par les moteurs endogènes – le désir, l'amour, l'humanité profonde.

Reste que, **dans ce savant équilibre réclamé par Schiller, Chloé Dabert tend à privilégier les premiers aux seconds, et impose à ses actrices et acteurs une direction à la bride un tantinet trop courte, qui aboutit à un jeu emprunté, voire corseté.** Dès lors, tandis que la metteuse en scène semble se laisser embarquer – pour ne pas dire impressionner, qui pourrait l'en blâmer – par la puissance, tant dramaturgique que langagière, de la pièce, au lieu de décider d'en prendre plus fermement les rênes, cette vision assez stricte et raide dissimule le côté sensuel – pré-romantisme oblige – du texte et circonscrit le feu intérieur qui anime chacun des personnages – en les faisant soit avancer, soit vaciller. Résultat, les unes et les autres, à commencer par **Marie Stuart**, avec laquelle **Bénédicte Cerutti**, en regard de son habituel talent, paraît mal à l'aise, et de laquelle elle ne parvient jamais à alimenter le caractère flamboyant, manquent de chair, d'âme – y compris mauvaise –, et leur diction, un brin trop appuyée, en fait des avatars théâtraux bien plus que des êtres humains, et les tient par essence à bonne distance de nous. Au coeur d'une distribution plutôt inégale, **Koen De Sutter**, aussi convaincant en **Leicester** qu'il l'était, il y a quelques mois, en Charles Bovary, **Sébastien Éveno**, inflexible en **Burleigh** qui met la raison d'État au-dessus de tout, et **Océane Mozas**, troublante en **Élisabeth Ire**, malgré sa plus grande aisance dans la raideur que dans le trouble, apparaissent comme de solides piliers, capables de soutenir l'ensemble, mais aussi de faire de l'ombre à **Marie Stuart**, qui, du fond de ses quatre murs où elle est retenue captive, n'en demandait pas tant et lui aurait sans doute préféré davantage de lumière.

Marie Stuart de Friedrich Von Schiller par Chloé Dabert.

Jusqu'au 9 octobre à la Comédie -CDN de Reims puis en tournée régionale et parisienne.

La justice et la liberté incompatibles avec l'exercice du pouvoir.



Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis des années, est accusée de comploter contre la reine Élisabeth. Et Marie, la catholique, représente une menace pour le règne protestant d'Élisabeth : certains la considèrent comme l'héritière légitime du trône d'Angleterre. La Stuart voudrait obtenir une audience près d'Élisabeth pour plaider sa cause.

Élisabeth, tiraillée entre son devoir de reine et ses doutes, hésite à ordonner l'exécution de Marie, craignant de ternir son image et d'encourager la colère des catholiques européens... Pour obéir à la raison d'État : mettre fin à l'instabilité politique et religieuse du pays, elle pense la faire exécuter. Or,

« Les inclinations changent comme monte et descend la vague changeante de l'opinion. Ne dis pas que tu dois obéir à la nécessité et aux pressions de ton peuple. Dès que tu le veux, à chaque instant, tu peux constater que ta volonté est libre », lui dit a contrario le bon Talbot (Jan Hammenecker).

Schiller, contemporain de la Révolution française, a vu s'égarter les « sauvages » aux prises avec leurs « instincts sensibles », destructeurs et violents, et les « barbares », figés sur les « instincts formels », trop idéalistes.

La beauté est la seule valeur qui puisse faire revenir les foules des extrêmes.

Pour Chloé Dabert, directrice de La Comédie - CDN de Reims, et metteuse en scène de la pièce donne à sa création une beauté toute schillerienne. Ce *Marie Stuart*, ancré dans l'Histoire de l'Ecosse et de l'Angleterre des années 1587, confronte deux magnifiques figures féminines entourées de conseillers masculins redoutables dont il faut naturellement se méfier. C'est la construction d'un thriller au suspens serré, inspiré de faits réels documentés - une fiction où se côtoient la brutalité et la poésie, le drame romantique, la pièce politique, et une philosophie sur la liberté existentielle.

L'occasion d'offrir à la scène une œuvre à la fois politique, littéraire, éthique et esthétique - grand théâtre - , via la tragédie d'une reine déchue du pouvoir, mais que sa constance patiente en prison et face à la mort élève à la dignité.

Bénédicte Cerutti en reine d'Ecosse fait résonner - voix et expression - à la fois une sensibilité à fleur de peau et l'articulation claire d'une pensée décidée. Sur le point de s'effondrer, croit-on, elle s'élève toujours plus haut dans la reconnaissance de soi : « Mes erreurs étaient humaines, c'étaient des erreurs de jeunesse. Le pouvoir m'a égarée, je ne l'ai ni caché, ni dissimulé, j'ai dédaigné les fausses apparences, avec une franchise royale. » De son côté, l'énigmatique reine d'Angleterre - Océane Mozas précise et tourmentée, au fait des enjeux en lice - est une altérité inquiète qui se méfie.

Les conseillers royaux, gent masculine, sont servis par des acteurs bien campés : William Cecil, serviteur incorruptible d'Élisabeth est incarné par Sébastien Eveno, magnanime, fidèle à la raison d'État - froideur protestante et « instinct formel » de règle. Il suit le peuple réclamant « la tête de Marie ».

Mortimer - Makita Samba - , neveu de Paulet - Cyril Gueï - , le gardien de la reine, veut libérer l'Ecossoise. Jeune et exalté, manipulé par les papistes, du côté de l'« instinct sensible », il est aussi dévoyé par les ors de Rome et perd la raison : « Lorsque je combattrai pour vous, j'égorgerai mon oncle ; je veux te sauver mais je veux aussi te posséder. » Harcèlement masculin et pouvoir.

Robert Dudley - Koen De Sutter - , amant opportuniste de Marie et d'Élisabeth, est guidé par l'instinct de survie et le pragmatisme des grands.

La scénographie est splendide, entre lumières étudiées - obscurité et brume - , musiques lointaines participant de la tension dramatique qui sourd de ce jeu infernal inavouable - scènes données en privé face public, entre bien nés. Sons de cornemuse pour les déplacements de la Reine ; et les atours magnifiques attirent le regard - l'admiration pour des tableaux d'époque - alors que s'élève ou descend des cintres la gêle aux lignes contemporaines.

Scènes pudiques de cérémonie sacrée avant la mort : les suivantes de Marie, agenouillées et de noir vêtues et voilées, entourent Marie à la robe écarlate.

Spectacle intense - goût de l'Histoire, intérêt pour les figures scéniques persuasives - féminines et masculines-, beauté de tableaux grandiloquents.

« Marie Stuart » de Schiller, mis en scène par Chloé Dabert à la Comédie de Reims - optique de pointe pour une oeuvre de 1800

Après plusieurs spectacles qui ont permis de découvrir et explorer des écritures britanniques contemporaines - de Denis Kelly ou Lucy Kirkwood - Chloé Dabert revient à une oeuvre classique pour la première fois depuis son *Iphigénie*, en 2018. Son choix s'est porté sur *Marie Stuart* de Schiller, et il apparaît d'emblée que cette pièce lui va bien. Sa mécanique raffinée mise au service de l'affrontement de deux reines, l'intrication étroite de questions personnelles, religieuses et politiques dans des répliques denses et ciselées ou encore la nécessité d'une ample distribution - ce sont là des défis que le geste artistique de Chloé Dabert paraît en mesure de relever, sur le papier. Le résultat est une mise en scène d'une précision redoutable qui confirme pleinement cette intuition première.



Dans la pénombre de la scène, le public découvre une grande baie vitrée sur le plateau nu. Des bruits sourds donnent le coup d'envoi des 3h45 de spectacle, puis une lumière découvre la silhouette d'une femme, en tenue d'époque, ses longs cheveux détachés. Presque de dos à la salle, elle écrit des lettres à la plume sur un secrétaire dont elle ouvre et referme les tiroirs. La vision silencieuse convoque aussitôt le souvenir du *Firmament*. On retrouve l'alliance paradoxale d'un espace extrêmement épuré, presque abstrait - conçu par Pierre Nouvel - et des costumes chiadés, travaillés par Marie La Rocca dans le détail de chaque étoffe superposée, alliance qui donne l'impression d'observer le passé avec la netteté qu'offrent les instruments d'optique de notre époque. Chloé Dabert a eu beau délaisser les écritures britanniques contemporaines pour une pièce classique allemande, le trajet effectué n'est finalement pas si long : on passe de l'Angleterre du XVIII^e siècle, avec la pièce de Lucy Kirkwood, à l'Angleterre du XVI^e, avec celle de Schiller.

Après ce seuil, l'exposition est classiquement prise en charge par deux personnages secondaires qui décrivent la situation dans laquelle se trouve Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée par sa soeur Élisabeth, reine d'Angleterre, qui la soupçonne de prétendre à la couronne et de vouloir convertir son pays à la foi catholique. La nourrice de Marie Stuart dénonce le traitement indigne infligé à sa reine : dans la prison figurée sur scène par la verrière, Marie Stuart n'a pas même le droit à un miroir. Elle subit la surveillance implacable de Paulet, qui

procède à une fouille du secrétaire, à la recherche de papiers qui pourraient servir de preuve à la trahison supposée de cette femme qu'il accuse d'être arrogante et dont il craint l'influence néfaste.



Après la découverte d'une couronne, dans le double-fond d'un tiroir, arrive Marie Stuart. Celle-ci ne se plaint pas de son sort mais demande une faveur à son geôlier : celle de transmettre à sa soeur une lettre sollicitant une rencontre. Marie se sait d'avance condamnée par les Lords chargés de prononcer un verdict à son sujet, et remet en question l'autorité de ces hommes qui s'octroient le pouvoir de la juger, elle une femme et une reine. Là encore, le souvenir du *Firmament* qui donnait à voir un tribunal improvisé de femmes pour juger une autre femme s'impose. Sa plaidoirie retentit, et ce n'est que la première d'une série de répliques. Chloé Dabert, comme à son habitude, suit le texte à la lettre et impose à ses acteurs et actrices une diction précise et rythmée. Elle ne procède pas à une opération dramaturgique savante visant à mettre l'oeuvre au contact du public et de notre époque, mais s'en remet avec une confiance absolue au texte qu'elle a choisi de monter, se fondant sur son impression de lecture, son instinct qui lui dit que s'il lui parle à elle, depuis l'endroit où elle se trouve, il peut parler à une salle de 400 personnes.

Sa mise en scène rigoureuse du texte de Schiller démontre puissamment cette conviction. À plusieurs reprises, il résonne au travers de ses deux personnages de femmes qui revendentiquent le pouvoir qui leur revient de droit, qui refusent de se voir réduites à leur genre, qui se débattent pour n'être pas perçue que comme des femmes par les hommes qui les entourent, incapables d'inventer d'autres rapports que d'autorité ou de séduction avec elles. Ce combat - qui rappelle celui de Christine de Suède, personnage qui a inspiré à l'autrice suédoise Sara Stridsberg la pièce *Dissection d'une chute de neige* - est le plus nettement celui de la reine au pouvoir, Élisabeth. Après les premières scènes, la prison de Marie s'élève au-dessus du plateau et un trône remplace le secrétaire. Les cheveux détachés de la première des reines s'élèvent en une couronne magistrale autour du visage de la seconde ; sa robe bleu nuit est éclipsée par une superposition d'étoffes colorées. Cette deuxième reine rayonnante doit décider ou non de signer l'acte d'exécution de sa soeur, ce qu'elle hésite à faire, moins par pitié que par crainte de la réputation que pourrait lui valoir cet acte. Elle doit également donner une réponse au prince d'Anjou qui veut l'épouser, ce qui impliquerait de renoncer à mourir vierge comme elle y aspire, afin d'être moins femme dans l'exercice de son pouvoir.



Ce que découvre cette mise en scène, par rapport à d'autres du même texte, c'est la compacité de ces deux personnages, qu'il est facile d'opposer de manière schématique. Il n'y a pas ici d'un côté la sensuelle qui tue son mari et épouse son meurtrier avant d'embrasser la religion catholique et de s'en faire l'apôtre, et de l'autre celle qui se refuse à tous les hommes et se fâne dans la rigueur du protestantisme. Dès la première scène, Bénédicte Cerutti fait mentir le geôlier qui décrit son personnage comme une femme manipulatrice et indomptable. Elle se contient face aux traitements qu'elle subit, reste digne et raisonnable. La vigueur de son caractère n'est entrevue que lorsque le baron Burleigh vient lui annoncer le verdict des Lords et qu'elle démontre de manière implacable l'illégitimité du procès dont elle a fait l'objet. Élisabeth quant à elle, incarnée par Océane Mozas, méconnaissable, se révèle parfois plus légère que sévère au milieu des conseillers qui incarnent tous une position différente face au dilemme qu'elle doit résoudre. Bien loin de n'incarner que le devoir, elle est lumineuse, et même capable de désir lorsqu'elle embrasse son favori Leicester.

Chloé Dabert ne retranche rien ou presque du texte de Schiller, et, au-delà du portrait de ces deux femmes, le spectacle livre aussi le récit des complots qui s'organisent à la cour pour sauver Marie Stuart. Au centre des opérations, se trouve Mortimer, interprété par Makita Samba, qui joue double-jeu, tout comme le comte de Leicester dont il cherche l'appui, à la demande de la reine emprisonnée. Mais alors que les sentiments du premier sont tout à Marie Stuart, il apparaît que ceux du comte Leicester sont pris en étau entre les deux reines, et il se dérobe lorsqu'il s'agit de passer à l'action. Ce personnage, dont l'indécision se révèle un élément-clé de l'intrigue, est porté par Koen de Sutter, dont l'accent flamant prend des couleurs anglophones qui donnent un relief particulier à ses répliques et dont le jeu rend particulièrement attentif à la complexité de sa partition.



Les scènes de complot se jouent dans une obscurité soigneusement composée par Sébastien Michaud, qui joue à plusieurs reprises des superpositions des surfaces translucides de Pierre Nouvel, à partir d'un cyclorama qui exceptionnellement se colore et la plupart du temps tamise l'espace de lumières faibles. Dans ces jeux de nuance discrets, les couleurs des robes d'Élisabeth, différentes à chaque apparition, contrastent avec les scènes en noir et blanc des hommes qui agissent dans l'ombre. Après l'entracte, une fumée blanche tapisse le sol et suggère l'étendue de la prison de Marie, même quand elle obtient l'autorisation de sortir de sa geôle. Le paysage dans lequel elle se trouve est suggéré par une peinture de Marine Dillard projetée sur le cyclo, mais délicatement floue, qu'on assimile à une toile d'Hubert Robert. Cet espace exceptionnellement extérieur servira de théâtre à la fameuse confrontation des deux reines, attendue depuis le début de la pièce.

Les procédés adoptés sont économies mais la découverte progressive de leurs possibles entretient la tension du public vers la scène, constamment épurée. Il en va ainsi des lumières, ou du ballet des verrières, qui dessinent une prison, ouvrent des portes ou ménagent des angles, indiquant le passage d'un lieu à un autre. L'écoute prend également appui sur les matières des costumes, dont on perçoit la pesanteur dans les plis, ou dans la fantaisie des perruques qui permettent d'identifier les moindres personnages d'un coup d'œil. Les quatre actrices et les huit acteurs donnent ainsi corps aux nombreux personnages de la pièce et lui donnent l'ampleur d'une série ou d'un film. Le texte, enfin, tout en retentissant très nettement, nous parvient avec la densité dans laquelle Chloé Dabert a refusé de trancher, à la faveur de telle ou telle piste d'interprétation. À nous de nous frayer un chemin et de prendre parti pour l'une ou l'autre reine - ou pour les deux. C'est là l'ambition et la générosité de cette mise en scène, que de nous mettre de plain-pied avec cette oeuvre en en conservant l'ouverture la plus grande.

Quelles sorties à Reims du 3 au 5 octobre ? 5 idées pour un week-end réussi

Ce week-end du 3 au 5 octobre à Reims s'annonce riche en découvertes ! Entre concerts énergiques, théâtre captivant, nostalgie musicale, passion automobile et bien-être animal, il y en a pour tous les goûts et toutes les générations. Que vous soyez amateur de culture, mélomane ou passionné de vintage, notre sélection saura vous inspirer pour sortir de la routine. Alors, prêts à découvrir ce que la région rémoise vous réserve ?

3/ Marie Stuart : théâtre historique de haute volée

🎭 À La Comédie de Reims, **Marie Stuart à Reims** vous plonge dans l'univers captivant de Schiller avec cette tragédie historique mettant en scène la confrontation entre Marie Stuart et Élisabeth Ière. Avec douze interprètes au plateau et une mise en scène de Chloé Dabert, cette pièce explore les rivalités de pouvoir, les dilemmes intimes et le fanatisme religieux. 🎭 Un spectacle saisissant qui tient en haleine malgré une issue connue d'avance. Choisi pour la richesse de son texte et l'intensité dramatique qu'il dégage.

💡 **Notre conseil :** Prévoyez une soirée complète avec 3h30 de spectacle (entracte compris). Un petit en-cas avant la représentation et une tenue confortable vous permettront de profiter pleinement de cette immersion théâtrale.

📍 La Comédie de Reims | Reims

📅 Du 02/10/2025 au 09/10/2025

👉 [Marie Stuart : toutes les informations](#)



© Marie Liebig

à partir du

2
Oct.**MARIE STUART**Comédie de Reims
Et tournée

Chloé Dabert

Envie d'une écriture lyrique

Chloé Dabert, connue pour ses mises en scène d'auteurs contemporains (Dennis Kelly, Caryl Churchill, Lola Lafon...) s'attaque à un monument du théâtre allemand, *Marie Stuart*.

Marie Stuart de Frédéric Schiller, écrite en 1800 est un des grands classiques du théâtre allemand. Ce drame historique relate l'affrontement à la fin du XVI^e siècle, entre deux femmes, la protestante Elizabeth, reine d'Angleterre, et la catholique Marie Stuart sur fond de guerres religieuses européennes. La pièce, remarquablement construite, met deux femmes au centre de l'action, ce qui n'est pas si fréquent dans le théâtre classique ou romantique. Des thématiques étonnamment actuelles traversent la pièce, par exemple sur la domination masculine.

On n'attendait pas forcément Chloé Dabert (qui avait cependant mis en scène *Iphigénie en 2019*) dans ce registre-là. "J'ai monté beaucoup de textes d'auteurs contemporains notamment anglais. J'avais envie d'autre chose, d'une écriture véritablement lyrique. Et j'ai été séduite par la construction de la pièce. C'est un très beau scénario, avec des rebonds, des surprises,

des intrigues secondaires. Et je trouve le texte d'une grande modernité" souligne la metteuse en scène.

Dans cette pièce, la complexité des deux caractères principaux est remarquable. Elizabeth est en apparence la plus antipathique. Elle pourrait gracier Marie Stuart condamnée à mort pour trahison. Mais elle déteste sa rivale pour des raisons où la politique et la jalousie s'entremêlent. L'éclat de la trop séduisante Marie Stuart lui fait de l'ombre. Elle veut sa mort, intensément, mais sans oser l'assumer. Quant à Marie Stuart, elle affiche une contrition qui dissimule mal son mépris d'Elizabeth, dont la naissance est entachée par la bâtardise. "Cet affrontement entre Marie Stuart et Elizabeth d'Angleterre, ce n'est pas Blanche-Neige contre la sorcière. Chacun des deux personnages féminins a ses démons" relève Chloé Dabert.

La metteuse en scène souligne la profondeur de cette tragédie : "Elle a une dimension philosophique, je trouve, Schiller

nous dit des choses très fortes sur la liberté. A la fin Elizabeth l'emporte, Marie Stuart reste en prison et sera décapitée. Mais Elizabeth est-elle vraiment libre ? On voit qu'elle est obligée de se marier alors qu'elle n'en a pas envie. Marie Stuart, elle, se libère dans la dépossession. Elle s'allège avant de mourir. C'est ce qui est très beau dans la pièce. On comprend à la fin qu'il y a une gémellité entre ces deux femmes, qu'elles sont chacune le reflet de l'autre".

Jean-François Mondot



■ *Marie Stuart*, de Frédéric Schiller, mise en scène et adaptation Chloé Dabert. Comédie de Reims, 3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims, 03 26 48 49 10, du 2 au 9/10. Théâtre de Cornouaille, Quimper, du 15 au 16/10. Et tournée 2026 : TGP Saint-Denis, Théâtre du Nord Lille, Comédie de Béthune, TNP-Lyon, Comédie de Valence, TNP Rennes, Comédie de Caen...

Bénédicte Cerutti, Marie Stuart dans la mise en scène de Chloé Dabert



Bénédicte Cerutti dans Girls and boys de Dennis Kelly photo Jean-Louis Fernandez

Friedrich Schiller a écrit Marie Stuart, tragédie historique en cinq actes, en 1800. La pièce se concentre sur les derniers jours de Marie Stuart avant son exécution en 1587 et se penche sur le conflit entre Marie Stuart et la reine Élisabeth 1ère d'Angleterre, en mettant en lumière les dilemmes politiques, religieux et personnels auxquels elles sont confrontées.

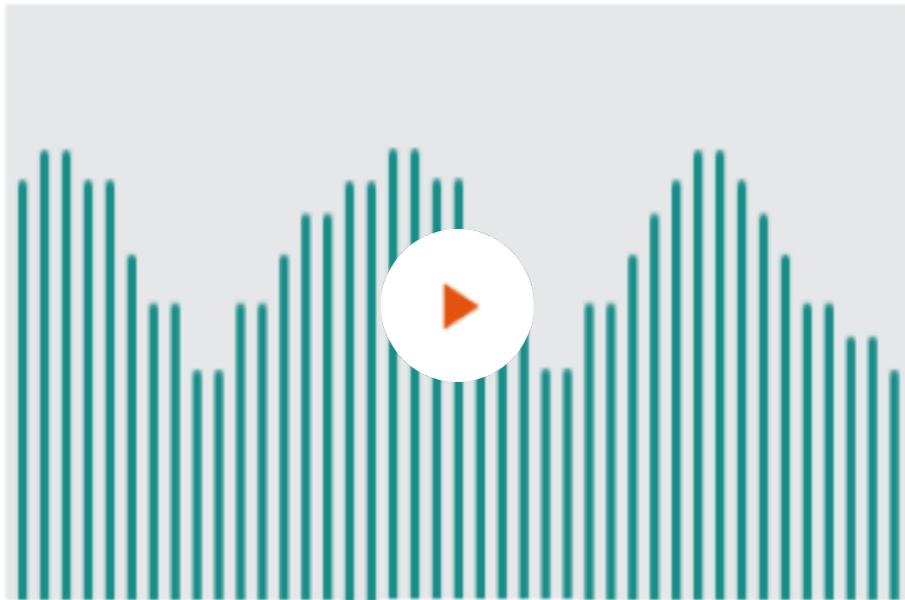
« *Quand j'ai découvert Marie Stuart, je ne connaissais pas du tout Schiller, et j'ai été saisie dès la première lecture par le rythme haletant de son écriture, et bien que nous en connaissons l'issue, le suspens nous tient en haleine jusqu'à la fin. Cette pièce, ancrée dans la réalité historique de l'Écosse et de l'Angleterre, confrontant deux magnifiques personnages féminins cernés par de nombreux conseillers masculins, est donc un thriller, magistralement construit, inspiré de faits réels et documentés, qui devient finalement une oeuvre de fiction dans laquelle se côtoient le concret et la poésie, le drame romantique, la pièce politique, et une réflexion plus philosophique sur l'individu et la liberté face au destin, au fanatisme religieux et à la raison d'État. Avec l'équipe de créateurs qui m'accompagne depuis plusieurs années, nous cherchons à créer, pour ce projet, un dialogue esthétique entre les costumes prenant en charge la dimension historique sans en être complètement une reconstitution, et un espace plus contemporain, une cage protéiforme, où la prison de Marie finira par être aussi celle d'Élisabeth. L'image, la vidéo, nous permettront de transformer l'espace intérieur vers l'illusion d'un extérieur possible et des fantômes d'une vie passée qui attirent Marie vers son inexorable destin. »*

Chloé Dabert

PRESSE RÉGIONALE

© MarieLiebig





Résumé: La Comédie de Reims présente "Marie Stewart", une création de Chloé Dabert, inspirée de Schiller. Ce drame historique, joué du 2 au 9 octobre, explore les liens entre Marie Stuart et Reims, avec des reliques comme une croix en cristal. Le spectacle met en scène un grand plateau avec des costumes d'époque, machinerie traditionnelle et accessoires détaillés, offrant une expérience théâtrale immersive.

ÉCOUTER ICI

THÉÂTRE

« Marie Stuart », un thriller politique et féminin à La Comédie

La Comédie ouvre sa saison avec, du 2 au 9 octobre, cinq représentations de « Marie Stuart », création de sa directrice, Chloé Dabert. Complots, intrigues politiques et religion sont au cœur de cette tragédie classique aux résonances très contemporaines.

La saison de La Comédie de Reims démarre en grande pompe avec la nouvelle création de sa directrice, Chloé Dabert : « Marie Stuart », créée par Friedrich von Schiller en 1800. Après avoir exploré avec succès le registre contemporain ces dernières années, notamment « Le Firmament », Grand Prix du Syndicat de la critique en 2023, la metteuse en scène s'attaque cette fois à une tragédie classique. « *J'avais envie d'autre chose, explique Chloé Dabert. J'avais envie de théâtre, de poésie, de belle langue, de costumes... C'est Sébastien Éveno (artiste associé à La Comédie et qui joue dans la pièce) qui m'a donné le livre et je suis rentrée dedans comme dans un film.* » Cette œuvre en cinq actes raconte le conflit qui oppose, au XVI^e siècle, Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, et sa cousine, Élisabeth Ire d'Angleterre. La première est catholique, la seconde est protestante et entre les deux se joue un duel politique et intime. « *C'est un très beau scéna-*



La pièce « *Marie Stuart* » sera jouée cinq fois à Reims. Photo de répétition, les costumes, coiffures et accessoires sont non définitifs. © *Marie Liebig*

rio, s'enthousiasme Chloé Dabert. *Il y a des intrigues politiques, des histoires d'alliance, de corruption, de trahison, de famille, d'amour. C'est un vrai thriller ! La pièce aborde aussi des questions qui sont au cœur de l'actualité : le pouvoir, l'instrumentalisation de l'opinion publique, la religion, les ambitions personnelles, la confusion entre raison d'Etat et justice... »*
Dans cette fiction inspirée d'une histoire vraie, la narration se déroule sur plusieurs jours, dans

deux endroits différents : une prison et un palais. L'occasion de suivre les intrigues de la cour et la rivalité destructrice entretenue par ces

deux femmes de pouvoir.
« *Elles sont indissociables et je voulais donc que l'espace de l'une soit toujours présent dans l'espace de l'autre* », raconte la directrice de La Comédie.

Sur scène, Marie se retrouve enfermée dans une cage et son adversaire évolue successivement autour, au-dessus ou en dessous d'elle. Et au centre de cette intrigue, deux femmes,

« Des questions au cœur de l'actualité »

donc. Rivale, évidemment, « *le miroir l'une de l'autre* », « *les deux faces d'une même pièce* », dit la metteuse en scène. Pour celle qui avait déjà monté « *Iphigénie* » de Jean Racine en 2018, ce texte de Friedrich von Schiller a une résonance particulière : « *Dans le théâtre classique, il y a généralement peu de grands rôles féminins. Or là, il y en a deux. C'est très important pour moi, car je rentre dans les textes par les héroïnes. C'est une entrée intime.* »

Consciente d'avoir à faire à « *un texte costaud* », dont « *la langue est déroutante* » dans cette pièce d'environ 3 h 30, malgré quelques coupures dans l'œuvre originale, Chloé Dabert pourra compter sur le public fidèle de La Comédie : « *Il y a un véritable enthousiasme pour les textes classiques. Cette année, ce sont les réservations qui marchent le mieux.* » Et « *Marie Stuart* » intéresse les autres théâtres de France et de Navarre : une cinquantaine de dates sont déjà programmées dans l'Hexagone et l'agenda pour la saison 2026-2027 commence lui aussi à se remplir.

Simon Ksiazenicki

✓ « *Marie Stuart* », jeudi 2, vendredi 3, mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 octobre, à 19 h 30, *La Comédie*, Reims.
Durée : 3 h 30 avec entracte.
Tarifs : 6 à 26 €

| SORTIES |

SPECTACLES

La Comédie révise ses classiques pour sa nouvelle saison

Après la présentation de la saison du centre dramatique national de Reims, qui s'est tenue jeudi 4 septembre, zoom sur quatre spectacles déjà très attendus.

La première pièce, très attendue, est évidemment « Marie Stuart » (du 2 au 9 octobre), la nouvelle mise en scène de la directrice Chloé Dabert, créée et produite par La Comédie, avec ses artistes associés que sont Bénédicte Cerutti, Sébastien Éveno et Pierre Nouvel. Il s'agit d'une immersion historique, fin XVII^e siècle, lorsque Marie Stuart, reine d'Écosse, est accusée de comploter contre Elisabeth Ire, reine d'Angleterre. Les douze interprètes au plateau s'emparent d'une œuvre théâtrale magistrale, avec une lecture féministe et politique nouvelle.

Toujours dans les grands textes, « Edouard III » (du 2 au 4 décembre) est une pièce inédite de Shakespeare, qui n'a encore jamais été adaptée en France. Mêlant histoire d'amour et combats héroïques, la mise en scène de Cédric Gourmelin tend à illustrer le théâtre élisabéthain dans sa plus pure dimension épique. Dans la foulée, « Bois Brûlé » (du 10 au 17 dé-



« Marie Stuart », premier spectacle de la saison, avec Bénédicte Cerutti, magistrale dans le rôle principal. © Marie Liebig

cembre), écrit par Marcos Caramès-Blanco et mis en scène par Jonathan Mallard, a pour décor

une maison en bardage calciné, et reprend tous les codes des histoires de maison hantée, mais dans une version théâtrale qui fait vivre 24

personnages sur 91 ans. Une fresque, donc, et des fantômes dans les interstices...

Et pour plus de légèreté, vous prendrez bien un peu de Feydeau ? « Le Dindon » (du 24 au 26 mars) met le vaudeville à l'honneur, dans le

monde de la nuit, du travestissement, de la scène aux coulisses. Loufoque et déjantée, cette mise en scène s'amuse et ose se frotter au grand fantasque : dans la grande salle de La Comédie, cela ne peut qu'être truculent.

Ce premier aperçu de la riche programmation du centre dramatique national de Reims sera complété, tout au long de la saison, par des présentations de spectacles, à retrouver, chaque semaine, dans « l'Hebdo du vendredi ».

Agathe Cèbe

THÉÂTRE

Marie Stuart prend vie à La Comédie

La saison culturelle de La Comédie se termine, mais il est déjà temps de se projeter vers la suivante. Et l'un des spectacles les plus attendus de 2025-2026 sera joué dès l'ouverture, en octobre, et à cinq reprises. Il s'agit de « Marie Stuart », pièce de théâtre classique de Friedrich von Schiller, créée en 1800, et mise en scène par Chloé Dabert, la directrice de La Comédie, qui renoue avec la tragédie, sept ans après sa création de « Iphigénie ».

Cette œuvre en cinq actes raconte le conflit qui oppose Marie Stuart, reine d'Écosse emprisonnée en Angleterre depuis dix-huit ans, et

Élisabeth Ire d'Angleterre. La première est catholique, la seconde est protestante et entre les deux se joue un duel politique et intime. Dans sa note d'intention, Chloé Dabert résume ainsi la tragédie de Schiller : « *Cette pièce, confrontant deux magnifiques personnages féminins cernés par de nombreux conseillers masculins, est donc un thriller, magistralement construit, inspiré de faits réels et documentés, [...] dans lequel se côtoient le concret et la poésie, le drame romantique, la pièce politique, et une réflexion plus philosophique sur l'individu et la liberté face au destin, au fanatisme religieux et à la raison d'État.* »

La metteuse en scène est en plein processus créatif avec ses douze interprètes, dont sa fidèle Bénédicte Cerruti dans le rôle-titre. Les acteurs peaufinent leur jeu, en attendant les costumes d'époque, sur lesquels s'échinent depuis un an une équipe de huit costumières. Démarrée fin mai, cette résidence artistique durera jusqu'à début juillet, puis une seconde phase de création est prévue en septembre, avant la première, le 2 octobre.

En tout, cette pièce, très attendue après les succès de « Rapt » et « Le Firmament » de Chloé Dabert, est déjà programmée pour une tournée de 58 dates. Les plus impatients pourront découvrir son processus créatif ce samedi 14 juin, lors d'une séance exceptionnelle qui sera proposée dans le cadre d'Une Nuit à Reims, la soirée de fin de saison de La Comédie.



Séance de répétition de « Marie Stuart », le 11 juin, à La Comédie de Reims. © l'Hebdo du Vendredi

Simon Ksiazenicki

Théâtre : 18 spectacles pour se connecter aux enjeux du monde

Avec *Marie Stuart, Chloé*

Dabert retrace le destin mouvementé de Marie Stuart, reine d'Écosse, accusée de comploter contre Elisabeth I^{re} d'Angleterre, en s'appuyant sur le texte de Friedrich Von Schiller. Le décor épuré fait ressortir le faste des costumes d'époque.



© MarieLiebig

ENTRETIENS

Les derniers jours de Marie Stuart par Chloé Dabert, à la Comédie de Reims

Directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert monte l'un des épisodes les plus marquants de l'Histoire britannique : les derniers jours de *Marie Stuart*, reine d'Écosse.

Votre création adapte la pièce éponyme écrite par Schiller en 1800, qui revient sur l'emprisonnement de Marie Stuart, accusée de comploter contre la reine Elisabeth I re. Comment l'avez-vous découverte ?

Je remonte en effet son oeuvre, sur laquelle je suis tombée en cherchant des ouvrages plus classiques. En 2022 et en 2023, j'ai travaillé sur les textes anglais contemporains *Le Firmament* et *Rapt* (voir Poly no 263 ou sur poly.fr) de Lucy Kirkwood. J'avais donc envie d'autre chose. Et puisque *Le Firmament* est un gros spectacle avec une grande distribution, des costumes d'époque et une scénographie contemporaine, je souhaitais continuer de travailler sur ce genre de grand format, avec une écriture cinématographique et de beaux costumes, car on n'en voit plus tant. Cela fait du bien d'avoir de tels spectacles. *Marie Stuart* est une pièce historique, il y a des intrigues parallèles, des personnages principaux féminins qui sont de très beaux rôles... Je la trouve aussi très actuelle dans sa traduction.

Quelle est la trame de ce récit ?

Marie Stuart, reine d'Écosse et catholique, est emprisonnée depuis vingt ans par la reine d'Angleterre Elisabeth I re, protestante. Marie fuit d'abord son pays et pense trouver refuge chez sa cousine souveraine, mais elle est finalement enfermée. Pendant toutes ces années, on lui attribue régulièrement des coups d'État et on la soupçonne de nourrir des prétentions sur le trône. Une tentative de trop va faire basculer son destin et elle sera accusée de complot. L'histoire se passe quelques jours avant sa mise à mort, revient sur le dilemme d'Elisabeth au palais avec, en toile de fond, le conflit entre l'Écosse et l'Angleterre.

Sur scène, comment transposez-vous l'action ?

La scénographie est ultra contemporaine, comme une suite au *Firmament*. L'univers est donc assez froid et sombre, sans décors historiques ou réalistes, ce qui crée une confrontation entre les costumes d'époque, inspirés par le XVII^e siècle, *La Reine Margot* ou d'autres films, et l'esthétique de la mise en scène. La moitié du temps, on est dans une prison, quand l'autre partie se passe dans le palais, chez les protestants, qui sont quasiment tous en noir. Il n'y a donc pas de floritures, la lumière sculpte beaucoup les espaces. Elisabeth est toutefois plus excentrique. À un moment donné, un Français apporte aussi une petite touche de couleur. Visuellement, on ne retrouve pas la maladie de peau de la reine anglaise, qui n'est d'ailleurs pas avérée, mais c'est vrai qu'elle se cache et se masque énormément. C'est un véritable personnage de théâtre.

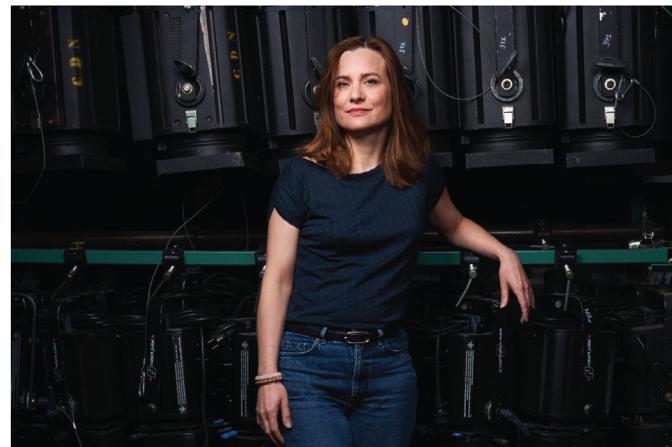
Les décors n'étant pas réalistes, la prison n'est donc, par exemple, pas montrée explicitement ?

Sa représentation l'évoque assez clairement, mais il n'y a pas de jeu de lumières concret. Les tableaux sont davantage visuels et graphiques. Comme chez Schiller, chaque acte correspond à l'une des protagonistes, puis à l'autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les deux ensembles se rencontrent.

À la Comédie (Reims) du 2 au 9 octobre

lacommedereims.fr





Chloé Dabert © Manuel Braun

Chloé Dabert : « Friedrich Schiller écrit un thriller politique autant qu'une fresque historique »

À La Comédie de Reims, la metteuse en scène met en scène "Marie Stuart" de l'auteur allemand. Elle y explore le rapport au pouvoir et à la féminité à travers deux figures mythiques, incarnées par Bénédicte Cerutti et Océane Mozas. Rencontre.

 Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
26 septembre 2025

Comment avez-vous découvert le texte de Schiller ?

Chloé Dabert : Ces dernières années, j'ai travaillé presque exclusivement sur des textes contemporains britanniques, souvent tout juste écrits. Le travail sur *Le Firmament* de Lucy Kirkwood, situé au XVIIIe siècle, puis sur *Far Away* de Caryl Churchill, dont la langue poétique et puissante ouvre un abîme de questions, a nourri mon désir de fiction, de poésie et de personnages à distance de l'actualité immédiate. C'est Sébastien Eveno qui m'a conseillé la pièce. Je ne connaissais pas l'œuvre de Schiller, mais le titre m'a donné envie de la lire.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de monter ce projet ?

Chloé Dabert : J'ai été fascinée par ces deux personnages féminins et par le contexte historique et politique dans lequel elles évoluent. Le texte est dense, complexe, sans message univoque, mais rempli de questions que j'ai voulu explorer au plateau. Je pensais découvrir une pièce purement historique.



photo de répétition © Marie

En réalité, même si elle est très documentée, c'est le scénario et la langue de Schiller qui dominent. Je l'ai lu comme un film, un thriller. Et bien sûr, la rareté de tels personnages féminins dans le répertoire classique, leur rapport au pouvoir et à la féminité, résonnent fortement avec notre monde contemporain.

Le texte évoque deux idéologies sur fond de guerre de religion et de fanatisme, qui mènent à la mort de l'héroïne. On y entend des échos de conflits actuels. Comment l'avez-vous abordé ?

Chloé Dabert : Certains passages sont frappants tant ils résonnent avec l'actualité, même si le texte date de 1800. J'ai choisi de rester dans l'époque de Marie Stuart et d'Élisabeth, afin de ne pas transposer et de laisser le texte parler de lui-même.

Les enjeux de pouvoir, d'intérêt personnel, d'instrumentalisation de la religion, d'opinion publique, de raison d'État ou de justice traversent toutes les époques. C'est universel et intemporel. Avec ma fidèle équipe, nous nous sommes concentrés sur la narration et sur la richesse du texte, dans toutes ses dimensions, qu'elles soient poétiques, historiques, politiques et philosophiques.

Avec Marie La Rocca et Cécile Kretschmar, nous nous sommes inspirées du XVI^e siècle pour les costumes et coiffures. Avec Pierre Nouvel (scénographie), Lucas Lelièvre (création sonore) et Sébastien Michaud (lumières), nous avons imaginé un espace plus contemporain, plus froid, pour éviter la reconstitution et faire dialoguer les époques. Nous avons aussi souhaité renouer avec l'artisanat du théâtre – machinerie, toiles peintes –, sans vidéo cette fois.

C'est aussi le portrait de femmes que tout oppose en apparence. Comment cela transparaît-il au plateau ?

Chloé Dabert : Marie et Élisabeth sont le miroir l'une de l'autre. Finalement, elles ne sont pas si différentes. Toutes deux sont des femmes de pouvoir, qui inventent leurs propres stratégies pour le conserver et survivre dans un univers hostile. Elles n'utilisent simplement pas les mêmes armes.



répétition © Marie Liebig

À ce moment de leur histoire, l'une a le pouvoir, l'autre est prisonnière... mais si c'était l'inverse ? La pièce est construite de façon singulière. Il y a un acte pour Marie, un autre pour Élisabeth, puis leur confrontation à l'acte III, avant la déconstruction finale. Nous avons travaillé la prison de Marie dans une veine plus

cinématographique, tandis que la cour d'Élisabeth est plus théâtrale.

Comment le choix de Bénédicte Cerutti pour le rôle-titre s'est-il imposé ?

Chloé Dabert : Je travaille en troupe depuis longtemps. Quand je choisis un texte, je pense toujours aux interprètes qui m'entourent. Avec Bénédicte, nous avons une grande complicité. C'est notre cinquième création, et je sais qu'elle peut tout jouer. Dans l'histoire, Marie est emprisonnée depuis près de vingt ans et a déjà eu plusieurs vies.

Il fallait donc une actrice d'expérience, dotée d'une grande force et d'un talent d'oratrice. En parallèle, le choix d'Océane Mozas s'est imposé, dès *Le Firmament*. Je voulais surtout un duo solide, deux grandes comédiennes. La pièce s'appelle *Marie Stuart*, mais le titre pourrait tout aussi bien contenir les deux noms.

Comment avez-vous travaillé la dramaturgie ?

Chloé Dabert : Je n'ai pas voulu adapter le texte, mais le monter dans son intégralité. Le travail dramaturgique s'est fait aux répétitions, avec la complicité d'Alexis Mullard, auteur, et de Virginie Ferrere, mon assistante depuis *Le Firmament*. J'ai besoin d'entendre le texte pour le comprendre, et de laisser de la place aux interprètes.



photo de répétition © Mari

Certaines coupes se sont décidées ensemble, au plateau. Ce qui n'est pas dit est pris en charge par le jeu ou la mise en scène, et reste présent autrement. Le texte de Schiller est brillant, très construit. Supprimer des passages fut difficile, mais c'est le plateau qui a tranché.

Comment travaillez-vous au plateau ?

Chloé Dabert : En collégialité. Chacun·e apporte des propositions et nous cherchons ensemble une cohérence. Je ne travaille jamais de la même façon, chaque écriture impose sa méthode. C'est donc toujours empirique, je cherche ce qui me paraît le plus juste pour faire entendre l'œuvre.

Marie Stuart de Friedrich Schiller

Création 2025

La Comédie de Reims

du 2 au 9 octobre 2025

durée 3h30 avec entracte

Tournée

15 et 16 octobre 2025 au Théâtre de Cornouaille, Scène nationale de Quimper

14 au 29 janvier 2026 au TGP – Centre dramatique national de Saint-Denis

2 au 7 février 2026 Théâtre du Nord – CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France

9 au 13 février 2026 à la Comédie de Béthune – CDN Nord – Pas-de-Calais

25 février au 04 mars 2026 au Théâtre national populaire de Villeurbanne – Lyon

11 & 12 mars 2026 à la Comédie de Valence, CDN de Drôme-Ardèche

24 au 27 mars 2026 Théâtre national de Bretagne, Rennes

8 & 9 avril 2026 au Théâtre à Pau

14 au 17 avril 2026 au Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie

Mise en scène de Chloé Dabert assistée de Virginie Ferrere

Avec Bénédicte Cerutti (artiste associée), Brigitte Dedry, Jacques-Joël Delgado (jeune troupe de Reims), Koen De Sutter, Sébastien Éveno (artiste associé), Cyril Gueï, Jan Hammenecker, Tarik Kariouh, Marie Moly (jeune troupe de Reims), Océane Mozas, Makita Samba & Arthur Verret

Collaboration à la dramaturgie – Alexis Mullard, Jeune troupe de Reims

Scénographie, dessin de Pierre Nouvel

Costumes de Marie La Rocca

Lumières de Sébastien Michaud

Son de Lucas Lelièvre

Maquillage, coiffure de Cécile Kretschmar assistée de Judith Scotto Le Massèse

Réalisation toile peinte de Marine Dillard

Atelier décor – Ateliers du Nouveau Théâtre de Besançon

DANS L'INTIME DES CORPS

✍ Gilles Grandpierre - 📸 Frédéric Leroux

La costumière de Marie Stuart, bientôt à la Comédie de Reims, s'est découvert sur le tard une vocation pour la « seconde peau » des comédiens. Marie La Rocca est désormais l'une des pointures du métier.

Sur les planches, le Marie Stuart de Schiller. À la mise en scène, la directrice de la Comédie de Reims, Chloé Dabert. Aux costumes, une Lorraine de 46 ans, Marie La Rocca. Ces deux-là ne se quittent plus. Huit collaborations depuis 2017 ! Plus qu'un compagnonnage, une fidélité. « Avec Chloé, j'ai trouvé la confiance. On parle la même langue », dit Marie qui a longtemps hésité pourtant entre costume et scénographie.

Ses trois années de formation au Théâtre national de Strasbourg (2003-2006) firent ce que l'Ecole Boulle (Paris) puis le lycée des Métiers La Source (Nogent-sur-Marne) n'avaient pas auparavant tranché. Le choix du costume s'était imposé, conforté par des rencontres initiatiques : Donate Marchand, Alain Françon, Pierre Strosser, Célie Pauthe... Marie avait pris goût à la vie d'atelier, ce bouillonnement créatif où chacun, intervenant extérieur et petite main, apporte sa lumière dans un mélange excitant d'exigence et de bricolage.

Quatre vingt dix spectacles plus tard, elle maîtrise son sujet. « Un habit, c'est la trace du corps, la vie même » dit-elle. Pour la reine d'Ecosse, elle a multiplié les sources : de Stefan Zweig à la peinture en passant par les indispensables livres de coupe, vade mecum des costumiers : « Ma priorité, c'est que les comédiens soient à l'aise pour jouer ». Pendant neuf semaines, huit personnes ont travaillé à la confection d'une vingtaine de costumes. Quand frapperont les trois coups, le 2 octobre à 20 heures et que les comédiens investiront les planches, Marie saura que son obsessionnelle manie de la perfection n'aura pas été vainue. ■

